

HACHETTE

Élia Imberdis

Voyages insolites

Bouts du monde et fêtes secrètes

2-Ø1L

VOYAGES INSOLITES

PAR M. DE LAUNAY

1352314

94

VOYAGES INSOLITES

BOUTS DU MONDE ET FÊTES SECRÈTES

ELIA
IMBERDIS

4° G

6558

Guides Hachette

SOMMAIRE

ANTIGUA

■
Les rois du bidon, 11

BIRMANIE

■
Chez les Padaungs, 15

BOLIVIE

■
Oruro : le carnaval des diables, 23

CHILI

■
La route australe, 29

CHINE

■
*L'Ascension du mont Taishan
avec les pèlerins chinois, 35*

CUBA

■
*La Havane : bars obscurs, Cadillac
et rites afro-cubains, 41*

ÉGYPTE

■
Le Nil, tel qu'il est, 47
*Le Caire interdit : squats, narguilés,
cinémas et palais secrets, 53*

ESPAGNE

■
*La romeria del Rocio,
grand pèlerinage andalou, 61*

ÉTATS-UNIS

■
*Cassadaga, le village des médiums
en Floride, 67*

*Sarasota : châteaux kitsch, phénomènes
de foires et chasseurs de prime, 73*

*Los Angeles revisited :
les temples fifties, 79*

*Daytona Beach : des motos,
des filles et des fans, 85*

Salem : business et sorcellerie, 91

FRANCE

■
*Villages perdus, alambics et
chasse aux trésors, 97*

GRANDE-BRETAGNE

■
*Phares, tours, mine d'arsenic, fort,
églises gothiques à louer, 103*

GRÈCE

■
*Athènes clandestine :
marché des Tziganes, village de la nuit
et musique de l'âme, 109*

Sacrifice et danse sur le feu en Thrace, 115

*Le mont Athos : monastères, reliques,
nuits en cellules et désert des ermites, 121*

*Le carnaval des hommes-chèvres
à Skyros, 127*

*Iles inconnues et ripailles aux monastères,
133*



GUYANE-SURINAM

■
L'Amazonie au fond des yeux, 141

GUYANE

■
*Le baigneur les pieds dans l'eau :
punch au cœur de chauffe
et baignade à la plage des bagnards, 147*

INDE

■
La kumbha-Mela d'Allahabad, 153

INDONÉSIE

■
Sumba : le combat des cavaliers, 159

ITALIE

■
*Villages fantômes, paysages lunaires
et sentiers de brigands en Basilicate, 169*
Les flagellants de Nocera Terinese, 173

JAPON

■
*Arita : bains au saké ou au lait de vache
à trente mètres au-dessus de la mer, 177*
*Tokyo extrême :
les tatoueurs de la mafia nipponne, 183*

MEXIQUE

■
*Cuauhtemoc :
la secte des mennonites, 189*

Norogachi :

chez les indiens tarahumaras, 195

La dernière famille maya, 201

*La semaine sainte chez les Huicholes :
peyotl, sacrifices et flagellations, 207*

SOUDAN

■
Souakin : la ville morte, 213

SPITZBERG

■
L'île aux ours dans le Grand Nord, 219

SWAZILAND

■
La longue marche des guerriers, 225

TUNISIE

■
*Le Grand Sud : rendez-vous berbères,
grands cheiks et Léopard Rouge, 233*

TURQUIE

■
*Édirne : caravansérails, palais, bains turcs,
et luttes à l'huile, 239*
*Aphrodisiaques, hammams, sonorités
divines et tapis volants à Istanbul, 245*

VANUATU

■
Bunlap : le saut du gol, 251



Nous remercions particulièrement pour leur collaboration :

Kal Muller (Sumba), Gilles Bordessoule (Spitzberg),
Olivier Pighetti (Bolivie, Patagonie, Swaziland),
Michel Raffoul (Salem), Renée David (Kumbha
Mela), Jean-François Boyer (Tunisie), Daniel Jeannin,
Blanche Rival, Christian Imberdis, Cathy Chanvallon.

et pour leur assistance :

Japan Airlines (Nina Mitz), l'Office de Tourisme
japonais à Paris (Éric Le Guevel), l'Office de Tourisme
italien (Fiorenza Cruciani), les Amitiés Franco-
Chinoises, Uniclam (Jean-François Mengel), l'Office
de Tourisme du Mexique (Carlos Malloy) l'Office de
Tourisme de Cuba (Olegari Sainz).

VOYAGER AUTREMENT

Le voyageur est devenu plus exigeant. À la recherche du nouveau, des différences et surtout de contacts avec la population, il souhaite voyager autrement. Or, que lui propose-t-on ? D'assister à des soirées folkloriques mises en scène à son intention, de partir « à l'aventure » à six, mais à une semaine d'intervalle des autres groupes ? Les raz de marée touristiques ont gommé les différences, stéréotypé les villes du monde et freiné les spontanéités. Pourtant, à coups d'émotions, de vibrations, le voyage peut être une séance d'électrochocs qui nous fascine et nous transforme. Loin des vacances charterisées et des aventures programmées, il existe toujours des endroits du monde, oubliés, qui nous propulsent directement au cœur des pays et des hommes. Qu'ils soient à deux pas des circuits classiques ou au bout du monde, ces villages, ces paysages, ces peuples perdus, exclus du grand show estival, nous surprennent. Comment ont-ils pu échapper aux invasions touristiques ? Tout simplement parce que, pour y accéder, il faut faire un détour. Accepter l'inconfort et la différence. Il ne s'agit pourtant pas d'exploits, mais de voyages ordinaires, simples, discrets et respectueux de l'environnement. Une question d'individu et d'amour du vrai voyage. La sélection se fait naturellement.

Il faut changer de route, à trop passer au même endroit on creuse des ornières.

Un rédacteur en chef répondit à l'un de ses reporters, qui téléphonait de La Havane en se plaignant qu'il n'y avait rien à voir : « Mais bon sang ! il y a bien des gosses qui jouent au base-ball, des femmes qui font la lessive et des hommes qui boivent du rhum ! » Le vrai

voyage c'est celui-là. Celui qui nous apprend, sur le vif, le quotidien, l'intimité, les joies mais aussi les souffrances des peuples. Mais comment réussir à convaincre les boulimiques de sites, de folklores et d'artisanat manufacturé qu'ils n'ont rien vu, rien entendu ? Que ce qu'ils ont acheté à leur agent de voyages n'est autre qu'un miroir qui leur renvoie l'image des ravages qu'ils ont causés eux-mêmes : corruption, mendicité, xénophobie, vols et folklores arrangés. Pour répondre à une nouvelle demande, les professionnels du voyage ont créé de toutes pièces des aventures programmées : « Deux nuits chez les Dayaks coupeurs de têtes, un accompagnateur, pension complète avec boisson (bière, thé, jus de fruits à chaque repas). Départs tous les vendredis. » En achetant du Dayak emplumé, les touristes contribuent à leur disparition. L'état sauvage ne s'achète pas, il se mérite, s'apprend respectueusement et progressivement.

Pour Jost Krippendorf, sociologue et directeur de l'Institut de Recherches et des loisirs à l'université de Berne, « il devient extrêmement urgent que la politique du tourisme soit axée sur l'être humain. Trop de gens voyagent sans préparation. Il faudrait leur apprendre, et cet enseignement devrait se faire dès le plus jeune âge, à l'école. » Il y va de notre liberté d'esprit. Car, loin d'être une initiation à la culture, le tourisme de masse est une école de passivité, de conformisme et de soumission. Sous prétexte de faciliter la vie matérielle, il place les individus en situation d'irresponsabilité.

« Il faut changer de route : à trop passer au même endroit on creuse des ornières », répétait inlassablement à ses lecteurs Michel Burton, ex-rédacteur en chef du journal Partir. « Faites votre parcours à vous. Aimez les trains, ses compartiments vitrines, ses couloirs trottoirs. On y voyage lentement. Aimez marcher, parler à votre voisin, et vous comprendrez mieux le monde. »

Ce livre ouvre des pistes. Il indique les points chauds, les moments, les endroits qui propulsent immédiatement dans l'intimité des pays et des villes. Ces lieux ne figurent sur aucun catalogue de voyage. Certains ne sont encore que des points blancs sur les cartes, oubliés par le cadastre. Beaucoup ne justifient pas à eux seuls un long voyage ; ils sont, dans ce cas, à inclure dans un périple de découverte générale.

Partout, toujours, il y a quelque chose à découvrir. Tout dépend du regard que l'on porte sur le lieu visité.

Je déteste les touristes et tous ceux qui prétendent savoir voyager seuls et s'enfuient en courant de Naples parce qu'ils trouvent la ville « sale et immonde », qui ne voient en Pékin « qu'une succession de HLM et de Chinois mal habillés », en Floride « que des retraités, des hôtels de luxe, des obèses et des supermarchés ». Qui ne vont à Tokyo que pour l'électronique et les modèles de couturiers et qui, au retour de « leurs nombreux voyages », se plaignent toujours de la nourriture, des kilos perdus, des retards de trains, de la perte de leur valise, de la climatisation défectueuse des hôtels. Cette vision étriquée du monde et ce comportement de consommateur transposé à l'étranger annule totalement les chances de véritables rencontres. Pour que leur voyage soit agréable, faut-il qu'il soit aseptisé, confortable, conforme aux dépliants touristiques et aux cartes postales ? Bref, à nos sociétés occidentales ? Faut-il absolument courir à New York tous les endroits à la mode ? Seule la différence avec nos habitudes peut nous renseigner objectivement sur les mille et une autres façons de vivre, et donc nous enrichir. Beaucoup de faux routards s'imaginent avoir compris le message et le voyage intelligent. Ils ont tout fait, tout vu, à pied, à cheval, en moto, et sont passés dans des endroits totalement vierges. Ils ont vécu mille et une péripéties dont ils se sont sortis de justesse, ce qui leur a permis d'être hébergé chez l'habitant, de partager son maigre repas, de se baigner nus dans la rivière. Une chance inouïe qui leur a permis de faire « ami-ami » avec l'autochtone. Mais ils n'ont réalisé ni plus ni moins qu'un voyage-défi à travers lequel ils se sont prouvé à eux-mêmes qu'ils étaient capables de se lancer à l'aventure. Ils ont en quelque sorte fait un voyage à « sens unique », assez stérile, durant lequel ils se sont comportés le plus souvent en assistés.

Et que dire également de ces jeunes femmes qui, pour ne pas perdre un centimètre de bronzage, voyagent en short ou en mini-jupe ? Persuadées que personne ne les a remarquées ? Il faut connaître l'état de choc des populations de certaines îles grecques, après les invasions des bronzés de l'été, pour comprendre.

Partez sur les traces des ethnologues et des explorateurs

Le voyage s'accommode mal de ces dérives, de ces a priori. Il faut sans doute en être amoureux et extrêmement curieux pour bien le vivre et en revenir comblé. Ce sont les livres qui m'ont donné le goût du voyage. J'imaginai un monde à travers eux, et je partais vérifier sur place si la tribu, l'île ou la cérémonie qui avait tant envoûté l'explorateur existait toujours, parfois un siècle plus tard ! Quantité de ces mondes figés existent encore, ce sont de véritables musées vivants.

En Amérique latine, où j'ai voyagé pendant deux ans, j'ai suivi le poète Antonin Artaud dans son délire en 1936 chez les Indiens tarahumaras du Mexique, Jacques Soustelle et ses Quatre soleils (1937) chez les Lacandons – les derniers Mayas de race pure – de la jungle du Yucatan. En Grèce, l'itinéraire intime de Jacques Lacarrière effectué dans les années soixante. En Guyane, les reportages révoltés d'Albert Londres.

Mais le voyage le plus impressionnant fut cette expédition chez les Indiens huicholes de la Sierra Madre au Mexique. Grâce aux récits d'exploration de l'ethnologue norvégien Carl Lumholtz (réalisés en 1895), je suis allée jusqu'au centre cérémoniel le plus important de la communauté huichole. Une tribu qui consomme encore le peyotl, le cactus hallucinogène. En découvrant ce village perdu au sommet d'une colline cernée de canyons, j'ai tout de suite reconnu le décor fixé sur le daguerréotype de l'ethnologue : le cèdre géant, le temple, les adoratoires. Certains reportages m'ont également inspiré des voyages insolites. Entre les lignes, à peine évoqués par leurs auteurs, j'ai découvert des tas d'indices pour partir : un village de médiums au cœur du marais séminole en Floride, des baignoires téléphériques au-dessus de la mer du Japon, des hommes qui se flagellent pour revivre la passion du Christ en Calabre, un village fantôme en Basilicate, la secte des Anastéridès dans le nord de la Grèce, une montagne sacrée en Chine constellée de temples taoïstes et bouddhistes, etc. Autant de pistes excitant ma curiosité et qu'il me fallait à tout prix vérifier pour avoir cette vision extrême du monde, à travers les passions, les rites et les croyances des hommes.

LE GUIDE DU VOYAGE INSOLITE



MODE D'EMPLOI

RENCONTRE

Les destinations « Rencontre » privilégient avant tout le contact humain avec la population locale dans des pays à vocation touristique (où celui-ci est particulièrement faussé). Ces rencontres nous aident à mieux comprendre un pays, une région, en un minimum de temps.

EXPLORATION

Les destinations « Exploration » : des voyages difficiles sur les traces des premiers explorateurs, dans des régions réputées inaccessibles. Ils permettent l'approche et un essai de compréhension des ethnies minoritaires. Réservé aux motivations ethnologiques, aux voyageurs confirmés et à tous ceux qui souhaitent soutenir les actions d'aide aux tribus en voie de disparition. Bilan de santé et vaccinations obligatoires, avant de partir.

DÉCOUVERTE

Les destinations « Découverte » conduisent le voyageur dans des endroits oubliés ou insoupçonnés souvent très proches de lieux connus. Cela peut être une fête, une atmosphère particulière, un paysage exceptionnel, qui, à lui seul et d'un seul coup, dévoile l'histoire, les passions, les joies, les croyances d'un peuple.

FRISSON

Les destinations « Frisson » : les rendez-vous du fanatisme religieux et des sociétés secrètes. Un véritable plongeon dans l'irrationnel.

DÉLIRE

Les destinations « Délire » : jusqu'où peut conduire le fantasme, l'émotion humaine ? À des rendez-vous, des endroits secrets qui permettent au voyageur de donner, lui aussi, libre cours à son imagination.

ANTI-ITINÉRAIRES

Les « Anti-itinéraires » : des chemins détournés, des adresses, des astuces pour retrouver l'authenticité des pays et des sites, noyés par le tourisme de masse.

Le guide pratique indique plus particulièrement :

Les vibrations : tous les « points chauds » du voyage à ne pas manquer.

Les approches : les baroudeurs locaux ou extérieurs susceptibles d'emmener le voyageur sur place. Ce ne sont pas des professionnels, mais des gens qui connaissent le pays sur le bout du doigt.



ANTIGUA

LES ROIS DU BIDON

DÉLIRE

Il est midi à Saint John, la capitale mi-Nouvelle-Orléans, mi-Jamaïque de l'île d'Antigua. C'est la fête.

Elle peut se prolonger des jours entiers, le temps d'attraper le virus de la *soca*, redoutable concentré de soul



music et de calypso, distillée par les bidons de pétrole, les freins de camions, les râpes et les mara-

cas. Ce carnaval spontané, hyper-torride et arrosé de rhum brun, est le seul de l'été aux Caraïbes.

443 km, 365 plages. Des manguiers, des goyaviers, des bananiers à profusion, proclament les dépliants touristiques. Il s'agit d'Antigua l'oubliée, la plus grande des îles sous le vent entre la mer des Caraïbes et l'Atlantique. Colonisée par les Anglais en 1632, elle en garde une empreinte profonde : les uniformes des écoliers, le gazon, le cricket, la langue et les églises très « cosy ». Une vie apparemment bien rangée, qui explose à Saint-John, tous les ans, début août, sans retenue, dès quatre heures du mat'.



C'est *Jouvert*, en créole, contraction du français « jour ouvert ». Mus par leurs supporters, les *steelbands* déferlent sur la ville avec leur *pan*. Le *pan* (en français casserole) est un instrument de musique issu du recyclage habile d'un vieux fût de pétrole rouillé, récupéré à l'arrivée des barils de pétrole vénézuéliens en 1937. Le travail du *tuner* (accordeur) consiste à incurver le haut du bidon avec une boule d'acier, puis à le graver avec un poinçon, à séparer le dessus en autant de bosses qu'il y a de notes prévues et enfin à le chauffer avant de l'accorder en étirant le métal avec un marteau, outil-symbole du *tuner*. Les *steelbands* comptent sept sortes de bidons. Tandis que les basses, qui ont la taille du fût d'origine, ne disposent que de trois notes différentes, les ténors, instruments solos de l'orchestre découpés dans un quart de fût, en possèdent trente-deux. Entre ces deux extrêmes, on trouve toutes les tessitures des ensembles symphoniques, ce qui permet aux *steelbands* d'aborder aussi bien la musique des Caraïbes que les chefs-d'œuvre du répertoire classique, tels qu'un quintet de Haydn ou un concerto de Tchaïkovsky. Antigua comprend une centaine d'orchestres. Chaque quartier possède son *steelband*, sous la direction d'un capitaine.

ACCÈS

Moyen de transport : marche.
Temps sur place : une semaine.
Destination DÉLIRE : facile.

TRAFIC

Paris - Londres - Antigua par British Airways.

Correspondance quotidienne assurée par la LLAT (très chargée en été).

SUR PLACE

Hébergement : Guest house (chambres avec breakfast) en plein centre de Saint-John, chez Mme Bellot. Tout le monde la connaît.

Dans la rade d'English Harbour, un hôtel à l'atmosphère coloniale, The Admiral's Inn. Vingt-quatre chambres rafraîchies, non par air conditionné mais par d'immenses ventilateurs, d'époque comme le mobilier.

TAM-TAM

Le carnaval a lieu début août.
Pour approfondir ses connaissances en matière de steelband, rien ne vaut un petit tour dans les ateliers d'accordage.
Se renseigner sur place.

VIBRATIONS

Assister à Jouvert est obligatoire si l'on veut se laisser imprégner progressivement par la musique et l'atmosphère.
De même que participer et se joindre à la foule est une quasi-nécessité pour comprendre l'exaltation des noirs.

FORMALITÉS

Le passeport, en cours de validité, suffit. Il n'existe aucune représentation antiguaise en France. Il faut s'adresser à l'Antigua Tourist Board, Thayerstreet, à Londres.
Tél. (19) 441.486.70.73.

APPROCHE

Individuelle.

DOCUMENTATION

La Maison de la Culture du Monde (Isabelle Montané) organise des concerts de steelband en France. Tél. 45.44.72.30.

PHOTO D'INTRODUCTION : UN JOUEUR DE PAN (FÛT DE PÉTROLE CONVERTI EN INSTRUMENT DE MUSIQUE). ANTIGUA ET SON CARNAVAL D'ÉTÉ, LONGTEMPS À L'ÉCOLE DE SA GRANDE SŒUR TRINIDAD, PEUT AUJOURD'HUI LUI DONNER DES LEÇONS DE SPONTANÉITÉ ET DE NATUREL.

LES HOMMES-ANIMAUX S'APPRÊTENT À DANSER AVEC LES SQUELÈTTES, LES PAPILLONS AVEC LES RATS, LES CHEFS SIOUX AVEC LES MARINS, DANS DES COSTUMES IMPROVISÉS PAR LES PAUVRES OU FIGNOLÉS TOUTE L'ANNÉE PAR LES PLUS NANTIS.

Des accords torrides, spontanés, nés dans les plantations, la colonisation et l'oppression ont développé chez les esclaves importés de la côte ouest de l'Afrique l'art du détournement, dont le *steeldrum* allait être l'aboutissement. Dans l'interdiction de célébrer leurs dieux et de jouer du tambour pour communiquer d'une plantation à l'autre, les esclaves se tournèrent vers un substitut que la canne à sucre leur inspira : le bambou. Ainsi naquirent les orchestres de *tambooo-bamboo*, qui firent les beaux jours des carnavals du début du siècle. Aujourd'hui, presque totalement disparus, les groupes de *tambooo-bamboo* ont laissé la place aux *steelbands*.

Ivres de rhum (le meilleur, à six dollars le litre), ivres de fatigue, les hordes de carnaval en guenilles d'esclaves s'enduisent le corps de graisse, d'huile et de chocolat. *Jouvert* est le temps de la folie débridée, le moment où tout est provisoirement possible. En contemplant les regards troublés de lueurs brûlantes, on a le sentiment qu'à tout moment ce qui est encore un cortège joyeux et enthousiaste peut basculer dans une transe incontrôlable.

TROIS JOURS DE « SOCA » NON-STOP

Hommes et femmes, collés les uns contre les autres, s'étreignent en dansant, mimant sans ambiguïté les gestes de l'amour, rivalisant de sensualité et d'érotisme. *Jouvert* est une épreuve d'endurance, un marathon de plusieurs heures, que certains mènent jusqu'à l'épuisement, échouant ici ou là, à même le sol.

Bientôt, les premières clartés bleutées de l'aube pointent derrière les collines, effaçant le mystère, dévoilant petit à petit la longue houle qui anime l'immense escorte envoûtée par la musique.

Pendant la pause se dégustent les *goat water*, des plats de viande très épicés, ou le *pelau*, un des nombreux dérivés du riz pilaf. Des groupes de *rastafaris* sont installés près des buvettes ou des tripots où cliquettent les dominos : un demi-dollar la mise...

Au désordre sauvage de *Jouvert*, qui durera trois jours, succède le bel ordonnancement de la parade des bandes. Menés par le roi et la reine, gigantesques échafaudages de soie, de tulle et de mousseline multicolore, l'équivalent de trois étages de paillettes, de strass et de plumes d'autruche, les acteurs du plus grand théâtre du monde se rassemblent, inondant la ville d'ondulations fluorescentes qui stagnent des heures sous le soleil implacable, oriflammes et drapeaux flottant dans l'alizé.

LES STEELBANDS RÉPÈTENT UNE DERNIÈRE FOIS AVANT D'ATTAQUER, JUCHÉS SUR DES CAMIONS, LES ROAD MARCHES OBSÉDANTES.

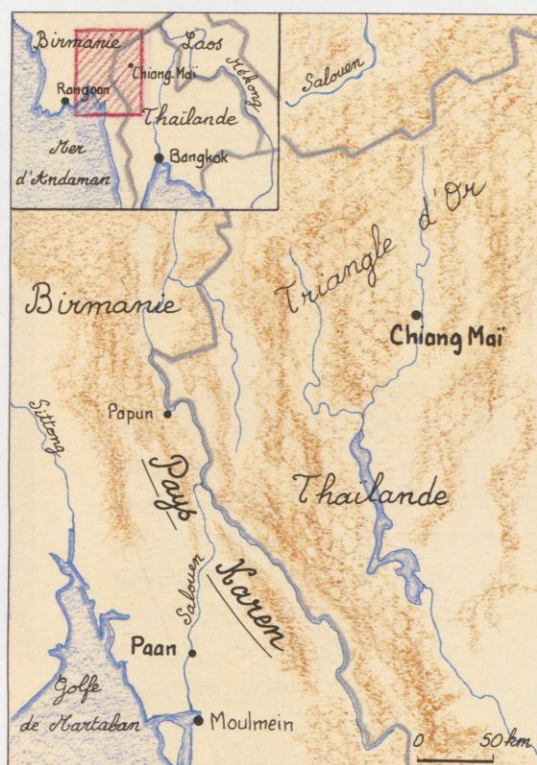




BIRMANIE

CHEZ LES PADAUNGS

EXPLORATION



En Birmanie, à environ cinquante kilomètres de la frontière thaïlandaise, vivent encore dans les villages padaungs des femmes-girafes. Pour atteindre ces villages, dont l'accès est interdit par la Birmanie, il n'y a qu'une seule solution : passer par la Thaïlande en ayant recours

aux services d'un ancien guérillero birman de Chiang Maï (à douze heures de Bangkok, en plein Triangle d'or). Une longue expédition à travers la jungle, qui nécessite du temps et de la patience, mais qui permet de découvrir des tribus oubliées.

Le voyage s'effectue en jeep à travers le Triangle d'or. Là où poussent l'opium et la marijuana. Huit heures de pistes de latérite poussiéreuse, parfois en bordure des précipices. Puis de nombreuses étapes à pied, rapides mais indispensables pour dormir dans des tribus locales, dont les groupes les plus importants sont les Karens. Originaires des hauts plateaux tibétains, ils sont actuellement deux millions en Birmanie. L'État karen, ayant pour capitale Paan, fait partie de la Fédération de l'Union birmane socialiste depuis 1948. La rébellion contre le régime socialiste de Rangoon dure depuis une trentaine d'années et un gouvernement clandestin d'union nationale karen s'est constitué le long de la frontière birmano-thaïlandaise. On compte environ 75 000 Karens en territoire thaï. À ce groupe viennent s'ajouter les ethnies Akka, Yao, Lahu et Khmu, qui ont disparu de la carte des États.

Le premier village-étape est une communauté Méo. Ces tribus venues de Chine ont migré partiellement vers l'Asie du Sud-Est il y a environ deux siècles. Elles comptaient cent mille membres en Thaïlande dans les années soixante-dix. La prise du pouvoir par les communistes au Laos a provoqué un exode massif des Méos de l'autre côté du Mékong, et leur nombre est aujourd'hui trois fois plus important dans le nord du pays. Leur seule ressource est la culture du pavot. Il est indispensable de comprendre que la culture du pavot constitue pour ces paysans très pauvres la seule et unique monnaie d'échange. Quel bien, sinon l'opium, attiserait suffisamment les convoitises et les passions pour attirer, dans ces régions d'accès difficile, les caravanes des marchands ?

Les femmes, très belles, portent de lourds colliers d'argent, des gilets indigo, des tabliers brodés par-dessus des jupes plissées ou des pantalons larges. Certaines s'adonnent au tissage, d'autres préparent les piments et les enfilent sur une corde pour le séchage. D'autres encore ont recueilli le suc qui coule des petites incisions pratiquées dans le pavot. La sève, brunâtre et qui colle aux doigts, est récoltée dans de petites boîtes de bois sculpté et, le soir venu, enroulée très soigneusement dans les pétales du fruit.

Leur religion est un mélange de plusieurs influences. On les dit animistes et ils vénèrent les « génies-esprits » présents dans la nature par l'intermédiaire du chaman. Mais ils ont également un dieu unique, source de tous les savoirs (y compris celui de la fabrication de l'opium).

ACCÈS

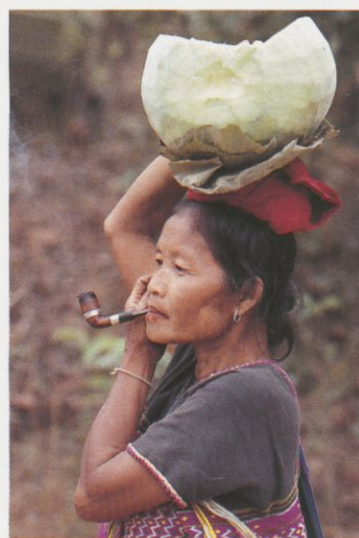
Moyens de transport : marche, éléphant, radeau, pirogue à moteur.
Temps sur place : trois semaines minimum.
Destination EXPLORATION : très difficile.

SUR PLACE

Paris-Bangkok, par Thai Airways International, 123, avenue des Champs-Élysées, 75008 Paris, tél. 44.20.70.15; ou Air France, 119, avenue des Champs-Élysées, 75008 Paris, tél. 45.35.61.61.
À Bangkok. Prendre l'autocar pour Chiang Mai (service de nuit possible). Douze heures de voyage.

TAM-TAM

À Chiang Mai, contacter la petite agence locale « Travel » tenue par un ancien guérillero birman. Il se charge de toute l'intendance pendant l'expédition. Prévoir une ou deux journées d'attente pour la préparation du matériel.



VIBRATIONS

Le contact avec les ethnies complètement perdues dans la jungle thaï, les tribulations du voyage, le séjour chez les femmes padaungs.



APRÈS LA JEEP, LA MARCHÉ À PIED ET LE RADEAU, L'ÉLÉPHANT EST UN MOYEN DE TRANSPORT PRIVILÉGIÉ À TRAVERS LA JUNGLE LORSQU'IL N'Y A PLUS DE PISTE. AUCUN TRONC D'ARBRE NE LUI RÉSISTE.

IL FAUT SE FRAYER UN CHEMIN À LA MACHETTE

La jeep n'ira pas plus loin. Les seuls moyens de transport possibles pour pénétrer la forêt et atteindre notre but – les villages padaungs – restent la marche à pied, l'éléphant et le radeau. Pour gagner du temps, il faut s'enfoncer de nuit à la lumière d'une torche électrique dans une épaisse végétation, toujours sous la direction de notre guide. On arrive ensuite aux abords d'un village sur pilotis. Celui d'une communauté de Red-Lahus, un peuple de chasseurs qui vit du commerce de la viande fumée avec les Thaïs, mais dont la plus grande ressource provient en fait de l'opium. Après la dégustation d'un plat de viande et de l'inévitable pipe d'opium – facultative –, on passe une nuit réparatrice sur une natte à même le sol en bambou.

Le lendemain matin, quatre heures de marche permettent d'accéder à un village yao. Il n'y a pas vraiment de piste, on marche entre les troncs d'arbres calcinés, les buissons épineux, les herbes coupantes (la machette est parfois indispensable). Le soleil commence à chauffer, dans deux heures ce sera affreux. La chaleur est

FEMME KAREN.
LES KAREN SONT ORIGINAIRES DES HAUTS-PLATEAUX TIBÉTAINS ET DU YUNNAN, EN CHINE. À LA DIFFÉRENCE DES BIRMANIS BOUDDHISTES, ILS SONT DEVENUS CHRÉTIENS AU XIX^e SIÈCLE SOUS L'INFLUENCE DES MISSIONNAIRES BAPTISTES. LE PEUPLE KAREN LUTTE DEPUIS DES DÉCENNIES POUR SON INDÉPENDANCE CONTRE LE GOUVERNEMENT CENTRAL DE RANGOON.

PHOTO D'INTRODUCTION : SELON CERTAINS ETHNOLOGUES, C'EST AU XVI^e SIÈCLE ET POUR SE PROTÉGER DES CROCS MEURTREIERS DES TIGRES QUI INFESTAIENT LA RÉGION QUE LES FEMMES PADAUNGS ENTOURAIENT DE CERCLES D'OR (AUJOURD'HUI EN LAITON) LES PARTIES LES PLUS VULNÉRABLES DE LEUR CORPS.

rendue encore plus pénible par la cendre des brûlis en suspension dans l'air. C'est l'époque où les tribus montagnardes préparent les champs pour planter le riz, le maïs, l'opium. Les jeunes filles de la tribu ont toutes le crâne rasé (par hygiène), recouvert d'un large turban, et portent de très beaux vêtements et des étoles rouges. Le guide nous avertit que le voyage se poursuivra à dos d'éléphant (six heures) sur des berges escarpées en remontant le cours du fleuve et qu'il faudra éviter à la tombée de la nuit les branches qui vous frappent en plein visage. Les sentiers sont très étroits, abrupts et glissants. La précision, l'habileté des éléphants à se déplacer est remarquable. Ils soulèvent rapidement, avec leur trompe, les énormes troncs d'arbres qui obstruent le passage. Le bivouac est prévu cette fois-ci chez les Black-Lahus, qui préparent le dîner. Ils emplissent des bambous de riz humide mélangé à du piment et à de la viande de porc séchée, puis les introduisent dans les feux. Quand le bambou noircit et se fend, le repas est prêt. Il est accompagné de thé vert bouillant.

Il faudra repartir à l'aube. Cette fois-ci, à pied, à travers les champs d'opium, jusqu'au village lisu. Habiles cultivatrices, les femmes portent de très belles jambières multicolores et des caracos brodés. Très sollicitées par les hommes, leur valeur est telle que le travail de toute une vie de paysan est nécessaire pour avoir le droit de les épouser. Frissons : chez les Lisus, la peine de mort est exécutée au sabre.

LE DERNIER VILLAGE OÙ VIVENT LES FEMMES-GIRAFES

La lente progression à pied continue jusqu'au fleuve Poï, qu'il faut traverser en radeau. Une jeep nous attend sur l'autre rive et nous conduit sur le territoire de la tribu des Akka, inaccessible si l'on n'est pas accompagné par un guide local. Les Akka ont en effet très peur que les étrangers n'introduisent les mauvais esprits dans leurs maisons. Ces gens sont considérés par les autres tribus comme des primitifs : « Ils ne se lavent pas et mangent des larves et des cafards. » À l'entrée du village, le corps d'un chien mort est attaché par la queue à une branche. Averti de l'arrivée d'étrangers, le chef du village a sacrifié l'animal dans le but d'éloigner le mal, et tous les habitants se sont enfermés chez eux. Mais grâce à l'intervention du guide birman, l'hostilité s'est transformée petit à petit en une grande curiosité. Les femmes sont



SURVIE

Une excellente condition physique et morale est indispensable. Ne jamais partir seul. La jungle est impénétrable aux néophytes. Suivre à la lettre les recommandations du guide.

ÉQUIPEMENT

Prévoir des vêtements de trekking pour régions chaudes et humides, un imperméable.

APPROCHE

Terres d'Aventures, 3, rue Saint-Victor, 75005 Paris, tél. 43.29.94.50.



FORMALITÉS

Un visa de transit est nécessaire pour moins de quinze jours en Thaïlande. Il est délivré à l'arrivée à l'aéroport de Dong Muang, à Bangkok. Ambassade de Thaïlande, 8, rue Greuze, 75116 Paris, tél. 47.04.32.21.

FEMME YAO.
TRÈS ISOLÉE, LA TRIBU YAO TIRE SES MAIGRES
RESSOURCES, TOUT COMME LES AUTRES ETHNIES
QUI VIVENT DANS LE TRIANGLE D'OR, DE LA
CULTURE DU PAVOT, VENDU AUX CARAVANES DE
MARCHANDS, ÉGALEMENT AMATEURS DE JADE.

sorties. Elles portent un bonnet recouvert de pièces d'argent, de boutons, de perles, de queues de chien ou de singe. Contrairement à ce qui se passe dans les autres tribus, elles n'ont aucune valeur pour les hommes. Et si jamais elles s'avisent de leur manquer de respect, elles sont battues sur la place publique.

La frontière birmane approche. La seule voie de communication permettant de la rejoindre reste le bateau à moteur sur le fleuve Salouen, qui coule en pleine forêt tropicale.

Nous arrivons au but. La prochaine étape est le village padaung. L'un des derniers où vivent les femmes-girafes. Stupéfiant : ces jeunes filles, ces femmes au long cou, ne mesurent pas plus d'un mètre cinquante. Leurs mouvements lents et empruntés les font ressembler à des marionnettes mues par un manipulateur invisible. Elles semblent sorties tout droit d'une vitrine du Musée de l'Homme, sous la nomenclature « mutilations ethniques », au même titre que les négresses à plateau du Soudan ou les Chinoises à petits pieds... Plus leur cou est long, plus les filles sont assurées d'un riche mariage et plus leur famille est honorée. Cette poignée d'égarées de la préhistoire, perdues au fin fond du bout du monde, vivent du trafic de buffles, de vêtements et de pierres précieuses entre les deux côtés de la frontière birmano-thaï.

DIX KILOS AUTOUR DU COU

Dès l'âge de cinq ans, le sorcier ou *thipocawkesa*, qui assure la liaison entre les esprits et les êtres humains, pose le premier anneau en laiton. Il s'enfile d'une seule pièce, par-dessus la tête, et pèse généralement cinq cents grammes. Les premiers anneaux, très larges, s'appuient sur les clavicules et, se superposant immédiatement, ils montent en rétrécissant progressivement le cercle, puis en l'élargissant de nouveau, jusqu'au bord inférieur de la mâchoire, protégée par un coussinet. Chaque année, la petite fille en supporte un autre, jusqu'à ce qu'elle soit en âge de se marier. Généralement, vingt-quatre lunes plus tard. Ce qui fera un nombre total de vingt anneaux et un poids de dix kilos. Cela permet aussi de connaître l'âge de la femme, en comptant le nombre d'anneaux qui lui serrent le cou. Un peu comme on fait pour un arbre. Sous cette charge, le cou se déforme et s'allonge d'environ vingt-cinq centimètres. Les femmes padaungs en souffrent, cela les gêne indénia-

LES FEMMES AKA PORTENT DES JUPES PLISSÉES, DE
LOURDS BIJOUX D'ARGENT, DES CHAPEAUX À
PLUMES MULTICOLORES ORNÉS DE PIÈCES DE
MONNAIE. ELLES FUMENT, BEAUCOUP PLUS QUE
LES HOMMES, UN TABAC TRÈS VERT ET TRÈS
ÂCRE.

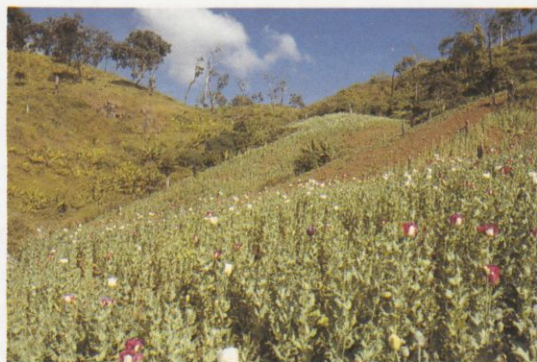
blement, mais elles ne supporteraient pas l'idée d'être privées de cet ornement, considéré comme un symbole de beauté. Elles sont d'ailleurs condamnées à le conserver, car cette « minerve » ne peut être enlevée sans entraîner la mort. En effet, les vertèbres et les muscles du cou, atrophiés, ne pourraient soutenir le poids de la tête et l'étouffement serait inévitable. L'anatomie des femmes-girafes est restée longtemps un mystère pour les spécialistes. Jusqu'à il y a une dizaine d'années. À l'hôpital de Rangoon, une femme padaung a accepté de subir une radio du cou. Aux rayons X, la déformation apparaît distinctement. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le collier n'a pas provoqué uniquement l'étiement entre le tronc et les vertèbres cervicales, il a aussi enfoncé la cage thoracique. Chaque nouvel anneau a contribué à augmenter la pression exercée sur la colonne vertébrale. Les clavicules et les côtes ont progressivement été repoussées vers le bas.

Seules les femmes adultères, punies, sont privées de ce collier.

Cette coutume est vieille de plusieurs siècles. On en retrouve même des traces dans les anciens empires noirs africains, qui nous ont laissé des bronzes du XV^e et du XVI^e siècles. En Birmanie, la coutume remonterait au temps où les tigres infestaient la région. Pour se préserver des crocs meurtriers, les femmes padaungs protégèrent les parties les plus vulnérables de leur corps par des cercles d'or. Puis ces armures devinrent peu à peu des attributs décoratifs, symboles de richesse.

Dans leur vie quotidienne, les femmes ne semblent pas en souffrir. Elles tissent et aident leurs maris aux champs à des travaux difficiles. Pour elles, le plus important est de pouvoir choisir l'homme avec qui elles vont vivre.

FEMME PADAUNG.
LES FEMMES-GIRAFES MESURENT RAREMENT PLUS D'UN MÈTRE CINQUANTE. ELLES PORTENT LEUR PREMIER ANNEAU (500 G) DÈS L'ÂGE DE CINQ ANS. MAIS POUR RIEN AU MONDE, AUCUNE D'ELLES NE VOUDRAIT ÊTRE PRIVÉE DE CE « CRITÈRE DE BEAUTÉ ».



A L'INFINI, DES CHAMPS DE PAVOT. CETTE CULTURE REPRÉSENTE POUR LES PAYSANS LA SEULE ET UNIQUE MONNAIE D'ÉCHANGE. QUEL AUTRE BIEN ATTIRERAIT SUFFISAMMENT LES CONVOITISES POUR JUSTIFIER UN VOYAGE DE TROIS SEMAINES DE MARCHÉ ? MAIS, PARADOXALEMENT, AU PAYS DE L'OPIMUM, TRAFIQUANTS ET FUMEURS RISQUENT LA PEINE DE MORT.

